Vendredi 11 septembre

Au carrefour des rues de Châteaugiron et Louis Kerautret Botmel, ça klaxonnait avec véhémence. Occupée à se remaquiller, une conductrice n'avait pas remarqué que le feu de signalisation était passé au vert. Derrière elle, deux véhicules utilitaires d'artisans voulant se ravitailler chez Métro usaient de l'avertisseur. La demoiselle appuya prestement sur l'accélérateur de sa Mini et mit son clignotant à gauche, direction le pôle emploi.

Assis près de l'abribus situé devant le restaurant Le Castel, Fatos Lako observa la scène avec amusement. La quarantaine, brun, élancé, habillé avec un jean, une chemise blanche et une veste noire, il ressemblait à un des milliers de passagers qui prenaient le bus tous les jours. Se fondre dans la masse et passer inaperçu : un art qu'il développait depuis des années. Plus précisément, depuis sa rencontre avec Mikel, quinze ans plus tôt.

Lors d'une vente d'armes à des militants de l'ETA, Fatos avait sympathisé avec l'un des Basques. Il lui avait demandé comment il réussissait à vivre dans la clandestinité. Mikel lui avait répondu : « Je repère les lieux avant de me rendre quelque part, je m'habille comme monsieur tout le monde et je suis toujours à l'affût de ce qui est inhabituel. Si je repère quelque chose d'anormal, je me replie. »

Depuis, Fatos appliquait ces conseils à la lettre. La veille, il était venu en repérage dans le quartier, histoire d'éviter toute mauvaise surprise.

Son *Ouest-France* à la main, l'esprit de déduction de l'Albanais fonctionnait à plein régime : cette dame d'environ 60 ans qui traversait la route avec son porte-document sous le bras, devait sûrement se rendre à l'immeuble le Sirius rencontrer quelqu'un de la CRAM pour sa retraite. Et en effet, la femme se dirigea vers l'immeuble en question.

Derrière lui, des hommes d'affaires quittaient le restaurant et regagnaient leurs grosses berlines. En face, à la mutualité générale de l'éducation nationale, c'était aussi la rentrée des bureaux. Fatos regarda sa montre : 13 h 28.

A ce moment-là, un bus s'arrêta devant l'arrêt. Plusieurs personnes descendirent du véhicule, sans jeter le moindre regard à Fatos. Ce dernier ne monta pas dans le bus, qui repartit. L'homme ne s'intéressait absolument pas à la ligne 7 du Star ; d'ailleurs, c'était le second bus qu'il laissait passer. Ses complices lui avaient donné rendez-vous à cet abribus entre 13 h 25 et 13 h 30 ; ils étaient en retard.

A 13 h 40, une Audi A4 noire mit son clignotant et se gara juste devant Fatos. Le passager avant baissa sa vitre :

— Bonjour Fatos. Monte.

— Bonjour Ismail, répondit l'Albanais en montant dans la grosse berline allemande.

A l'arrière du véhicule, il retrouva également Genc, qui le serra dans ses bras.

— Comment vas-tu mon ami ? Tiens, je te présente mon fils Tedi.

Le chauffeur du véhicule, le dénommé Tedi, lui fit un signe de tête et reprit la route.

— Ça va Genc, merci.

— Nous sommes désolés pour le retard, mais nous avons eu tous les feux rouges, expliqua Ismail.

— Il fallait prévoir, grogna Fatos.

Les trois autres hommes ne pipèrent mot. Il ne fallait pas indisposer Fatos Lako, l'un des chefs de leur clan en Albanie. C'est donc dans le silence le plus complet que le jeune Tedi engagea son Audi sur la bretelle afin de prendre la rocade sud.

Ce fut Fatos qui rompit la glace en remarquant l'inquiétude du chauffeur.

— Un problème Tedi ?

— Oui monsieur Lako. Je crois que nous sommes suivis.

— Hein ! cria son père. Et par qui ?

— Une Ford Mondéo grise, cent mètres derrière nous.

— Tu en es certain ? demanda Fatos.

— Quasiment, répondit Tedi. Elle était derrière nous lorsque nous nous sommes arrêtés pour vous prendre et elle a dépassé la voiture. Normalement, elle devrait être devant nous et pas derrière.

La remarque du jeune homme jeta un froid dans l'habitacle. Sans échanger un seul mot, Fatos, Ismail et Genc sortirent leurs armes de poing : un CZ 75B pour Fatos, des Beretta pour les deux autres.

— A quelle distance est la voiture ?

— A environ 70 mètres Ismail.

Genc se tourna vers la lunette arrière et observa le trafic routier.

— C'est sûrement une voiture des stups.

— Comment vous pouvez en être aussi sûr ? interrogea Fatos.

— Les hommes de Leroy s'intéressent à nous, alors nous on fait de même. Ah oui, c'est vrai, tu ne le connais pas. Leroy, c'est le patron des stups. Donc comme je te le disais, on surveille les allées et venues des véhicules dans notre quartier ; nous disposons d'une liste avec les numéros d'immatriculation de plusieurs voitures banalisées de la police. Et une Ford Mondéo grise figure sur cette liste.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Fatos.

— Tu vas voir, on va les surprendre. Tedi, tu continues à rouler normalement sur la file de droite. Quand nous approcherons de la sortie indiquant « Bruz » sur la gauche, tu la prendras au dernier moment. Comme ça nous serons débarrassés des flics.

Tedi opina de la tête, montrant qu'il avait compris.

Lorsque la bretelle de sortie « Bruz » arriva, Tedi tourna brusquement à gauche, filant juste sous le nez d'une voiture qui arrivait derrière lui, sur l'autre file. Des bruits de frein se firent entendre, ainsi que des crissements de pneus. Surpris, le conducteur de la Mondéo continua sa route et ne put suivre l'Audi. Franck Parthenay comprit que la filoche avait avorté.

— On s'est fait baiser, gueula-t-il à l'attention de son équipier Arnaud.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Nous sommes grillés, alors autant planquer devant le domicile de Genc, puisque c'est sa voiture.

***

La filature avait contrarié les plans de Genc, qui ne pouvait plus emmener Fatos chez lui afin de parler affaires. Il n'était pas non plus question de se rendre chez Ismail. Réactif, ce dernier proposa un endroit où ils seraient certains de ne pas être dérangés : le cimetière de Bruz. Puisqu'ils étaient sur la route de cette commune, autant profiter de l'occasion. C'est ainsi que Tedi gara son Audi sur le parking du cimetière du Champ Niguel. A quelques mètres de là, les locaux de la Bruzoise recevaient beaucoup de monde ; à en juger par la quinzaine de véhicules garés, il s'agissait sans doute de proches et de connaissances d'un défunt qui venaient effectuer une visite dans l'une des chambres funéraires mises à disposition par l'entreprise de pompes funèbres.

Pendant que le jeune Albanais restait monter la garde près de son véhicule, Fatos, Genc et Ismail passèrent sous le grand porche du cimetière puis prirent à gauche, vers les tombes. Pris d'un besoin pressant, Genc laissa un instant ses complices pour se rendre aux toilettes. En l'attendant, Fatos scruta attentivement le cimetière : il n'y avait personne près des tombes disposées en cercle, lesquelles étaient cachées de la route par des haies ; plus loin, de grandes pelouses vertes s'étendaient, attendant leurs futurs locataires.

— C'est ici que les premières inhumations ont eu lieu, expliqua Ismail en montrant les sépultures. Cette partie du cimetière est maintenant complète. Maintenant, ils enterrent là-bas. Comme tu peux le constater, il y a beaucoup de place.

Genc sortit des toilettes, apparemment soulagé.

— Putain de prostate, grogna-t-il. Ce n'est vraiment pas marrant de vieillir !

Afin de ne pas éveiller l'attention, Ismail prit un arrosoir près du petit muret dans lequel était fixé un robinet. De cette manière, si quelqu'un arrivait, il prendrait les trois hommes pour des visiteurs ordinaires venus se recueillir et entretenir une tombe.

Le bruit de leurs chaussures sur les graviers se mêlait aux chants des oiseaux. Toujours prudent, Fatos bifurqua sur la droite et s'arrêta sur la tombe d'un dénommé Marcel Garnier. Il se mit sur l'un des côtés de la tombe de granit rose, Genc et Ismail se mettant de l'autre côté. L'avantage de cette sépulture était qu'elle permettait aux trois Albanais de n'être ni vus

ni entendus à leur insu et de surveiller l'entrée de cette partie du cimetière.

Ismail posa son arrosoir et mit ses mains derrière le dos. Il aborda l'affaire qui les réunissait tous les trois.

— J'ai eu des nouvelles d'Espagne : Cesk va mieux et il sera rétabli dans quelques jours. Finalement, la grippe A qu'il a contractée nous a rendu service. Tu as vu le journal de ce matin ? La police et la gendarmerie ont mené une grosse opération anti-délinquance dans le département la nuit de mercredi à jeudi, pile la nuit où nos hommes auraient dû rentrer d'Espagne. Avec les moyens déployés, ils se seraient fait arrêter ou prendre en chasse avec je ne sais quelles conséquences. Nous aurions pu perdre la marchandise et notre argent par la même occasion.

— Oui, j'ai lu le journal, répondit Fatos. Nous l'avons échappé belle, tu as raison. Dire que j'ai voulu que le go fast ait lieu coûte que coûte ! Heureusement que tes arguments et ton insistance m'ont fait reculer et ajourner le transfert. Les forces de l'ordre disposaient d'un hélicoptère et d'équipes cynophiles d'après la journaliste ; notre convoi aurait eu de grandes difficultés à passer au travers en effet. Moi ce qui m'inquiète, c'est que la gendarmerie dispose d'un chien capable de trouver des billets de banque.

— Ouais, si ce sale clebs venait perquisitionner chez moi, il débusquerait les liasses dissimulées sous mon parquet, grogna Genc. Il faut que je trouve un produit capable de masquer l'odeur des billets.

— Ce n'est pas notre priorité actuelle, déclara Fatos. Mais nous devons y réfléchir. Demandez à vos hommes de localiser ce malinois et de savoir si la police ou la gendarmerie ont d'autres chiens possédant cette spécialité. Que cette opération de police nous serve de leçon. Nous devons obtenir plus de renseignements sur les agissements des forces de l'ordre. Ce qui s'est passé en Ille-et-Vilaine aurait pu se produire dans d'autres départements traversés par nos hommes.

— On a un nouveau préfet, remarqua Genc. Dès que les autorités préfectorales et judiciaires changent, ils veulent montrer qu'ils sont là et ils mettent en place ce type d'opération médiatisée. De la com', comme ils disent en politique.

— Ce n'est pas faux, ajouta Ismail. En plus du nouveau préfet, on a également de nouveaux gendarmes à la tête du groupement d'Ille-et-Vilaine et

de l'escadron départemental de sécurité routière. Eux aussi sont susceptibles de nous mettre des bâtons dans les roues. Du côté de la police, un nouveau directeur interrégional de la PJ vient de prendre ses fonctions.

— Intéressant, nota Fatos. Si je comprends bien, nous devons surveiller les nominations préfectorales, afin d'éviter ces mauvaises surprises.

— C'est ça. Et également les nominations des procureurs de la République.

— Et là, c'est un nouveau procureur qui est en poste ?

— Non, cela fait déjà un moment qu'il est là. Quand il sera remplacé, tu verras que son successeur mettra en place ce dispositif, conclut Genc.

— Revenons à nos moutons. Je suis venu de Suisse afin de reprendre en main votre réseau qui ne nous donne pas satisfaction.

Et il sortit un carnet de la poche de sa veste. Après avoir tourné plusieurs pages noircies de son écriture, il tomba sur celle qui l'intéressait. Face à Fatos, Ismail et Genc n'en menaient pas large. On aurait dit deux élèves sur le point de se faire réprimander par leur professeur.

L'œil noir, Fatos reprit son monologue.

— Cette année, vos envois d'argent en Albanie ont diminué de 15%. Pourquoi ?

Après plusieurs secondes de silence, Genc donna ses arguments.

— Et qu'est-ce que tu veux, c'est la crise pour tout le monde. Nos revendeurs ont moins de clients, et moins de clients, c'est moins de chiffre d'affaires. Sans compter que la concurrence est rude avec les Parisiens, les Nantais et les Rennais qui délaissent de plus en plus le cannabis pour l'héroïne et la cocaïne.

— Et puis la répression s'accroît sur nous, compléta Ismail. Cinq de nos meilleurs éléments sont en prison et passeront devant le tribunal correctionnel au mois de janvier. Vu les menaces que l'on fait peser sur eux et leurs proches, ils ne parleront pas. Encore une chance que l'on ait cloisonné le réseau avec soin, sinon c'est toute notre organisation qui serait tombée lorsque les flics ont arrêté nos hommes. On a passé quatre jours en garde à vue mais la PJ n'a rien pu prouver contre Genc et moi. Mais on est dans leur collimateur et les stups nous collent aux basques. Pour ne rien arranger, la municipalité va installer un système de vidéosurveillance dans le quartier de la place Sainte-Anne. En outre, dans trois jours, vingt flics

supplémentaires vont patrouiller dans les rues du centre-ville et gêner la vente de la drogue. Cette unité territoriale de quartier va nous faire chier, je vous le dis.

— C'est quoi cette unité au juste ? demanda Fatos, qui adopta un ton moins menaçant.

— Des policiers qui ont suivi quinze jours de formation : découverte du territoire d'emploi de l'Uteq, rencontre avec les élus ; formation pratique avec tir, GTPI, utilisation du flash-ball, rappel des règles procédurales, exercice de lutte contre les violences urbaines avec la Bac et la section d'intervention. Nous savons aussi que la moitié des fonctionnaires vient d'autres régions ; les autres sont de Rennes. Leur mission sera de sécuriser les rues du centre-ville et de faire diminuer la délinquance.

— Dans les autres villes européennes où notre clan est implanté, nos hommes subissent eux aussi la pression policière et celle de la concurrence. Et pourtant, ils ont rempli leurs objectifs…

Fatos stoppa sa phrase. Une grand-mère approchait d'un pas mal assuré. Sa canne dans une main, un bouquet de fleurs dans l'autre, l'octogénaire se dirigea vers une sépulture aux fleurs défraîchies, signe que la tombe n'était pas entretenue régulièrement. Les trois hommes la suivirent des yeux. Elle se trouvait suffisamment loin pour ne pas les entendre, mais ce fut au tour d'un couple d'environ quarante ans d'arriver avec des pots de pensées, un seau, des éponges et des chiffons. Ils s'arrêtèrent à trois mètres des Albanais et commencèrent à débarrasser la tombe de leurs parents des vases et des souvenirs, dans l'intention de la nettoyer. Pendant que la femme lavait la tombe avec de l'eau, son mari entreprit de planter les pensées dans une jardinière.

D'un coup d'œil, Fatos montra la sortie à Ismail et Genc qui comprirent aussitôt le message. L'un après l'autre, ils firent le chemin inverse. Après avoir repassé le petit portail, ils se dirigèrent vers les grandes pelouses vertes du cimetière, où ils continuèrent la conversation interrompue par l'intrusion des trois visiteurs, tout en marchant.

— OK, la répression ne vous a pas épargnés. Mais dans l'un de vos messages, vous disiez qu'une bande concurrente avait été démantelée dans le quartier du Blosne. Comment se fait-il que vous n'ayez pas saisi l'occasion de prendre la place ?

— Nous ne sommes pas nombreux Fatos, expliqua Genc. Juste une douzaine. Quand les Parisiens débarquent pour contrôler leurs revendeurs rennais, ils viennent à vingt ou trente. Et ils ont des couteaux dans leurs poches, voire des calibres.

— Et alors ? Vous avez des armes, il faut vous en servir.

— Nous ne sommes pas en Albanie ici, Fatos. On ne peut pas flinguer les gens comme ça. Si on ne veut pas se faire remarquer, il vaut mieux faire cela intelligemment.

Fatos haussa les épaules. Pour lui, la vie humaine ne valait rien.

— J'ai bien fait de venir avec des hommes sûrs. Il est temps que nous développions votre réseau et que la concurrence sache ce qui lui en coûte de marcher sur nos plates-bandes.

— Que veux-tu dire ? demanda Ismail.

— C'est pourtant simple : je veux que nous dominions le marché de la drogue sur la Bretagne, Rennes constituant la tête de pont. Nous utiliserons tous les moyens nécessaires. Notre clan a de nouvelles perspectives de développement dans les pays de l'Est ainsi qu'en Asie. Mais nous avons besoin de cash pour financer cet essor. C'est pour cette raison que notre chef Olsi m'a envoyé ici. Avec lui et David, nous avons mis sur pied une stratégie qui va nous assurer beaucoup d'argent si tout marche bien. A propos, quoi de neuf au sujet des inscriptions dans les universités Rennes I et Rennes II ?

— Contrairement à nos craintes suite aux grèves, il n'y a pas eu de fortes baisses des inscriptions. Des filières ont même plus d'inscrits que l'année dernière.

— Parfait. Mes amis, nous allons fournir cette clientèle d'étudiants. Mais nous allons monter en gamme. Le cannabis, tout le monde en fait. Non, l'avenir, c'est la cocaïne. D'après vos dires, une partie de la concurrence a compris la même chose. C'est pour cette raison que nous en avons acheté 450 kilos. Le but est d'accoutumer la clientèle régionale à la coke et au crack. Pour cela, nous utiliserons les recettes des industriels.

— De quels industriels parles-tu ?

— Des industriels en informatique et en électroménager. Les fabricants d'imprimantes gagnent de l'argent avec les recharges, tout comme les industriels qui commercialisent les machines à café avec dosettes. Ces

dernières assurent de belles rentes à ces sociétés. Nous allons faire pareil : capter une clientèle en fournissant les premières doses de coke à petits prix ainsi que le mode d'emploi permettant de la transformer en crack. Une fois que les toxicomanes seront accrocs et fidélisés, on augmentera le prix du gramme.

— Et pour la concurrence ?

— On verra ça plus tard. Est-ce que tout va bien du côté de vos revendeurs ? Sont-ils fiables ?

Ismail et Genc se regardèrent. Agés l'un et l'autre d'environ 45 ans, ils supervisaient une petite communauté albanaise sur Rennes depuis une quinzaine d'années. A leurs débuts, ils vivaient de plusieurs activités (proxénétisme, vols, cambriolages), avant de se tourner principalement vers la came. Le trafic de drogue leur avait permis à eux ainsi qu'à leurs familles de vivre confortablement, jusqu'à ce que de nouvelles équipes envahissent le marché et ne le saturent. La hausse de l'offre avait entraîné une baisse des prix et une diminution de leur territoire. Ismail comme Genc portaient sur leurs corps les cicatrices de quelques batailles rangées à l'arme blanche qui avaient laissé sur le carreau plusieurs de leurs proches et amis. Leurs anciens revendeurs savaient tenir leur langue, ceux-ci étant bien conscients des risques encourus en cas de manquement. Du côté des revendeurs de la nouvelle génération par contre, c'était plus mitigé.

— Pour tout t'avouer Fatos, on a plusieurs revendeurs qui sont partis à la concurrence. Les jeunes ne pensent qu'à l'argent facile et vont au plus offrant, à celui qui leur propose les meilleurs prix. On en a bien tabassé un pour l'exemple, mais les autres traînent toujours en bande.

— Ont-ils au moins réglé ce qu'ils vous devaient ?

— Oui, sauf un qui nous doit 5 000 euros.

— Je vais m'en occuper Genc. Personne ne vole notre argent.

Sur ces paroles, le trio rebroussa chemin et retourna à l'Audi.

***

La lettre était arrivée le matin même par la Poste. Sur l'enveloppe, l'adresse manuscrite portait la mention « Hôtel de police, brigade des stupéfiants, 22 Bd de la Tour d'Auvergne, 35000 Rennes ».

Cette lettre atterrit sur le bureau du commissaire Marc Leroy, le patron des stups. D'un geste machinal, il la retourna. Aucune trace d'expéditeur au verso. Il déchira l'enveloppe, sortit une feuille blanche pliée en quatre et lut le texte tapé à l'ordinateur :

Madame, Monsieur,

J'habite rue du Pont aux Foulons depuis deux ans et ma vie est devenue un enfer à cause de tous les trafiquants de drogue qui pullulent dans le secteur et proposent leur merde. Qu'est-ce que vous attendez pour les coffrer ? Quand des cafetiers ont le malheur d'empiéter sur la voie publique avec leurs tables et leurs chaises, ils sont rappelés à l'ordre par la police municipale voire verbalisés. Mais quand des voyous opèrent, là il n'y a plus personne. Avec les contrôles d'identité effectués par la police, vous connaissez les noms des petites frappes qui empoisonnent notre quartier. Alors bougez-vous un peu le cul. Quand je pense que je paie des impôts qui servent à payer des incapables de flics, j'ai honte.

Bien entendu, l'auteur n'avait ni signé, ni donné son identité. Une lettre anonyme de plus qui termina dans la corbeille à papier. Leroy recevait de temps en temps des lettres de ce type, qui stigmatisaient la police et demandaient des résultats rapides. Le policier comprenait le ras-le-bol des riverains et des commerçants, prisonniers malgré eux de trafics de drogue qui se déroulaient sous leurs fenêtres. Mais lui et ses équipes visaient le long terme et non le très court terme. La police pouvait bien entendu arrêter tous les petits dealers en une seule fois. Mais pour quel résultat !

S'ils n'avaient pas de drogue sur eux ou en de petites quantités, ils étaient relâchés et revenaient effectuer leur commerce le lendemain. Quand ils étaient arrêtés avec un peu de shit, ils évoquaient une consommation personnelle. L'OPJ et le délinquant assis l'un en face de l'autre connaissaient la vérité, mais sans éléments matériels prouvant un trafic, le policier ne pouvait rien faire. Et les trafiquants avaient réponse à tout : quand les fonctionnaires leur demandaient d'où venait l'argent liquide découvert lors de la fouille, ils parlaient de leur grand-mère très généreuse ou de leurs gains au PMU. Policiers et magistrats n'étaient pas dupes, mais faute d'éléments probants, ils relâchaient les voyous après un tout petit « c'est pas bien monsieur et attention au prochain coup ». Affaires classées.

Seules la découverte d'une arme blanche, des injures à l'encontre des fonctionnaires de police ou une rébellion lors de l'interpellation entraînaient parfois une convocation devant le tribunal correctionnel. Vu le niveau des peines infligées, les trafiquants ressortaient du palais de justice le sourire aux lèvres.

Leroy prit son téléphone et appela Alexandre, en planque avec son groupe en face de la place de la République.

— Quoi de neuf Alexandre ?

— Bibine est malade patron. Il n'a bu que deux bières depuis ce matin, et là, il est en train de vomir ses tripes.

Sous le contrôle d'un juge d'instruction de la Jirs de Rennes, le groupe stups d'Alexandre travaillait sur les trafiquants dont parlait le courrier anonyme. Ils dealaient en journée place de la République et place Sainte-Anne en soirée. Chaque individu était identifié, parfois affublé d'un surnom par les policiers chargés de les surveiller. Dimitri Ginguené, alias Bibine, devait le sien à son aptitude à vider les bouteilles de bière. En moyenne quatre par heure. Quand il était ivre, il invectivait les passants qui traversaient la place ou se dirigeaient vers les points d'accès au métro.

La bande de Bibine pourrissait la vie de nombreux Rennais depuis des semaines. Sentiment d'insécurité sous les arcades, cris, coups et blessures, détritus… la liste de leurs forfaits ne cessait de grandir. Dans *Ouest-France*, des Rennais se plaignaient régulièrement que les dealers continuaient leur trafic en toute impunité.

Instaurant un climat de peur, ils avaient « réquisitionné » les cabines de téléphone publiques près des arcades, dissuadant les personnes de s'en approcher. Ils s'en servaient pour gérer leur business et recevoir les commandes de leurs clients.

Alertée, la mairie avait pris plusieurs initiatives : éclairages sous les arcades et démontage des cabines notamment. Afin de faciliter la surveillance des dealers par la police, elle procéda également au déménagement des marchands ambulants qui vendaient pourtant sur cette place depuis des années.

Quand ils remontaient vers la place Sainte-Anne, les dealers criaient sur les filles, leur tenant des propos vulgaires. Le quartier n'en pouvait plus de

ces énergumènes ; malins, les voyous ne conservaient jamais la drogue sur eux et la dissimulaient dans des caches : murs, cages d'escalier, toilettes des bars, boîtes aux lettres, etc. Ils allaient jusqu'à avaler des doses emballées s'ils sentaient un danger.

Même quand ils étaient pris en flagrant délit lors d'une transaction, les quantités saisies ne permettaient pas de les envoyer en prison pour plusieurs années. De toute manière, un revendeur arrêté et emprisonné était aussitôt remplacé. Afin de stopper cette bande, il était impératif de perturber son approvisionnement. Pour cela, il fallait identifier tout le réseau, du simple revendeur en passant par le grossiste et le donneur d'ordre. Tout ceci demandait du temps et de la patience. A force de filatures, d'arrestations et d'écoutes téléphoniques, le groupe d'Alexandre avait identifié tous les revendeurs de ce réseau sur Rennes et ses environs. Il ne restait plus qu'à compléter le puzzle avec le grossiste et le commanditaire pour lancer les interpellations et traduire tout ce joli petit monde devant la justice. Mais mettre la main sur le grossiste qui assurait la logistique de la bande s'avérait compliqué : les écoutes téléphoniques ne donnaient rien, pas même un prénom susceptible d'aider les enquêteurs. Quant aux filatures, si elles avaient permis de « loger » les différents suspects, elles n'avaient pas conduit jusqu'au mystérieux grossiste.

Alexandre Versini communiqua à Leroy le nombre de transactions observées depuis le matin, ainsi que les résultats des filatures. A force de les observer, les hommes d'Alexandre avaient décortiqué l'organisation de la bande : il y avait des commerciaux, des préparateurs de commande, des livreurs, des logisticiens et surtout des vigiles. Comme dans une entreprise, une structure bien déterminée et en place. Disposés aux endroits stratégiques, les vigiles servaient de guetteurs et alertaient immédiatement les autres dès qu'ils voyaient les flics ou sentaient un danger. Le commercial attirait le chaland ; si un client était intéressé, il lui donnait son prix selon le produit et la quantité demandés. Quand le marché était conclu, il encaissait l'argent et faisait des signes codés à l'un de ses complices postés plus loin. Celui-ci s'approchait du client avec la marchandise. Là, le livreur disposait de plusieurs scénarios : il passait près du client et laissait tomber discrètement un petit sachet en plastique que le toxicomane récupérait ; autres options, s'arrêter près du client, faire semblant de renouer un

lacet de chaussures et déposer la drogue sur le sol, ou tout simplement lui faire la bise et lui glisser la came dans la poche. Le croisement remportait les suffrages : le livreur disait bonjour et serrait la main du client ; le temps de la poignée de main, la drogue changeait de propriétaire. Autour de leur lieu de commerce, plusieurs caches aménagées permettaient de s'approvisionner au fur et à mesure. Ce qui intéressait les policiers ces derniers jours, c'était le travail des préparateurs de commande et des logisticiens. Ils réassortissaient les caches et ne s'absentaient jamais très longtemps. Les stups en conclurent qu'ils disposaient d'un ou plusieurs lieux de stockage dans le centre-ville, sans doute dans un appartement. Et grâce aux filatures, les policiers pensaient l'avoir localisé.

L'objectif de la Jirs était de réunir suffisamment de preuves attestant d'un trafic de stupéfiants en bande organisée pour mettre l'équipe sous les verrous pendant de longs mois, voire des années. La découverte de cet appartement pouvait contribuer à renforcer le dossier d'instruction.

Notant les résultats d'Alexandre sur un carnet, Leroy entendit le signal de double appel dans son combiné téléphonique.

— Alexandre, j'ai un autre appel. Je te laisse. Leroy, j'écoute, annonça-t-il à son interlocuteur.

— C'est Franck patron. On s'est fait semer par Genc.

— Quoi ! Mais comment vous vous êtes démerdés ?

— On les filait tranquillement et puis son Audi s'est garée rue de Châteaugiron devant un abribus pour charger un mec, à l'emplacement où s'arrêtent les bus. On a fait comme les deux véhicules qui étaient intercalés entre eux et nous, on les a dépassés. On ne pouvait pas agir autrement ; les voitures derrière nous auraient klaxonné si on avait stoppé notre véhicule et ça les aurait alertés. Nous nous sommes garés un peu plus loin et nous avons repris la filature quand ils ont eu une centaine de mètres d'avance sur nous. C'est sur la rocade qu'ils nous ont repérés : leur chauffeur a pris brusquement la sortie de Bruz.

— Bruz ? A-t-on connaissance d'une adresse utilisée par les Albanais dans ce secteur ?

— Non patron.

— Et où êtes-vous en ce moment ?

— Devant l'immeuble de Genc.

— OK, restez là jusqu'à son retour. Le type qui est monté dans leur voiture, vous le connaissez ?

— Non. On l'a juste aperçu : la quarantaine, cheveux bruns, mince. Il ne fait pas partie de la bande de Genc et Ismail. Une chose est sûre patron : le tuyau que m'a donné mon indic se confirme ; les Albanais préparent quelque chose, sinon ils n'auraient pas tenté de nous semer. Ils ne voulaient pas de nous dans leurs pattes.

— Je partage ton avis. Leur attitude les a trahis. Finalement, l'échec de la filature peut nous servir. Bon je te laisse Franck, à plus.

Leroy raccrocha, pensif. Que mijotaient les Albanais ?

Le policier n'eut pas le loisir d'émettre des hypothèses puisque quelqu'un frappa à sa porte.

— Entrez.

Aurélie, l'une des trois femmes de la brigade, se présenta devant son patron avec une nouvelle affaire. La Bac avait interpellé un individu avec 500 g d'héroïne dans son véhicule et le parquet voulait que la brigade se saisisse de ce dossier.

— OK, je vais étudier l'affaire. Quoi de neuf du côté des écoutes ?

— Rien d'intéressant. Julien se fait chier, tu ne peux pas savoir, rigola Aurélie.

Marc Leroy sourit. Son personnel préférait être sur le terrain plutôt que d'écouter les lignes téléphoniques des suspects. Chacun leur tour, les policiers effectuaient une astreinte téléphonique qui s'avérait pourtant souvent payante pour coincer les trafiquants.

Marc Leroy dirigeait les stups de Rennes depuis le début de l'année. Ancien de la brigade des stups au 36 quai des Orfèvres à Paris, où il travailla sept ans, il avait organisé la brigade des stups rennaise sur le modèle parisien, avec deux sections : la section d'enquête générale, qui s'occupait des affaires amenées par d'autres services quand les quantités de drogue en jeu étaient importantes, mais également des décès par overdose par exemple, et la section d'investigations, toujours sur le terrain. Cette section initiait des affaires elle-même, à partir de renseignements. Chaque section était composée de plusieurs groupes. Bien entendu, Leroy n'oubliait pas le côté préventif : plusieurs de ses collègues intervenaient dans les entreprises et les établissements scolaires afin d'informer sur les dangers

des drogues. Ces mêmes collègues formaient aussi les policiers des autres services : information sur les nouvelles drogues, les modes opératoires, etc.

La brigade disposait d'une importante documentation gérée par Marie. En contact permanent avec l'Office central pour la répression du trafic illicite des stupéfiants, la policière tenait à jour une multitude d'informations nationales et internationales : les circuits de la drogue, les saisies opérées, les trafiquants arrêtés, etc.

En tant que chef de la brigade, Marc Leroy veillait à ce que les groupes n'enquêtent pas sur les mêmes individus ou réseaux. Il pouvait arriver en effet que sans le savoir, un groupe de la section d'investigations s'intéresse à un individu surveillé par un groupe de la section d'enquête générale et inversement. D'où l'utilité de partager régulièrement les informations entre les policiers afin de gagner du temps et boucler les dossiers plus rapidement. Car Leroy devait rendre des comptes à sa hiérarchie et subir la pression « amicale » des élus. Quand la mairie recevait elle aussi des courriers ou des appels de Rennais mécontents, le maire ou ses collaborateurs appelaient la préfecture ou l'hôtel de police pour que ça bouge. Quand chaque échelon s'était fait engueuler, la colère descendait jusqu'à Leroy. « Et blablabla, oui monsieur le contrôleur général ; et blablabla, oui monsieur le divisionnaire. » Leroy écoutait et attendait que l'orage passe. Qu'est-ce qu'ils croyaient tous ces planqués derrière leurs bureaux ? Que ça amusait ses équipes de passer des week-ends à filocher ou à planquer, au lieu de passer du temps avec leurs familles ?

« Monsieur le contrôleur général, répondait alors Leroy, la brigade fait avec les moyens alloués par l'administration. Si vous désirez plus de résultats, je vous invite à nous fournir du matériel et des effectifs. Ce n'est pas de notre faute si nous déférons des trafiquants et qu'ils ressortent libres ou ne font que quelques mois de taule. Pour la politique pénale, voyez avec le procureur dans sa soucoupe volante*. »

L'arrivée de l'Uteq satisfaisait Leroy ; elle allait perturber les trafiquants et qui sait, leur faire commettre des erreurs. De son côté, le serpent de mer

* L'un des surnoms de la cité judiciaire.

de la vidéosurveillance dans le secteur de la place Sainte-Anne semblait sur le point de se terminer : la mairie acceptait enfin l'idée de sécuriser les endroits sensibles. Le commissaire avait eu l'occasion de rencontrer l'adjoint chargé de la sécurité et de le féliciter. Celui-ci avait souri ; même dans son camp politique, la nouvelle passait mal. Alors quand on le remerciait, cela lui mettait du baume au cœur.

— Je sais pertinemment que des caméras n'empêcheront jamais des crimes et des délits de se commettre, avait-il expliqué à Leroy. Mais elles permettront à vos services de résoudre des affaires et donc d'arrêter des délinquants qui ne pourront plus nuire à la société pendant un certain temps. Ce n'est pas avec de l'idéologie que l'on assure la sécurité des gens, mais avec des moyens et des actes. Puisqu'on ne peut pas faire de prévention avec une certaine catégorie d'individus, je trouve normal de vous donner des outils pour stopper leurs activités criminelles. Bien sûr, ce projet de caméras est vivement contesté par des opposants qui croient encore que tout le monde il est bon, tout le monde il est gentil. Je suis moi-même accusé d'être un liberticide et un vendu à la politique du gouvernement. Soyez assuré commissaire, que le maire et moi, nous ne céderons pas sur cette question.

Leroy prit acte. Mais comme Saint-Thomas, il ne croyait que ce qu'il voyait. Tant que les caméras n'étaient pas là, tout pouvait changer avec les politiques.

***

Ismail et Genc avaient insisté pour raccompagner Fatos, mais ce dernier avait refusé. L'Audi retourna donc au point de départ, rue de Châteaugiron. Le véhicule s'arrêta devant l'abribus situé devant Le Castel et Fatos en descendit. Après avoir levé la main en guise de salut, il attendit que la voiture soit partie avant de se saisir de son téléphone portable. Il composa un texto et puis il se dirigea vers la rue Louis Kerautret Botmel où il patienta une vingtaine de minutes devant l'entrée de Métro Bureau. Une Mercedes grise avec un homme à bord vint le chercher.

Méfiant envers Ismail et Genc, Fatos ne tenait pas à ce que ces derniers connaissent l'adresse de la maison que lui et ses hommes occupaient.

— Nous devrons nous montrer vigilants lorsque nous serons en compagnie d'Ismail, Genc ou de leur bande. Aucun de nous ne devra dire que nous louons une maison à Vern-sur-Seiche. Ces imbéciles étant suivis par les flics, ils les conduiraient directement jusqu'à nous. Passe le mot en rentrant Cizia.

— D'accord Fatos. Comment s'est passé ton rendez-vous ?

— Moyennement. Nos compatriotes sont dépassés par la concurrence et ont du mal à contrôler leur secteur. Sans compter qu'ils ne remplissent pas leurs objectifs… A ce propos, je leur ai intimé l'ordre de rectifier le tir. Il faut qu'au 31 décembre de l'année prochaine, ils nous versent les 15% qui manquent cette année.

— Avec la coke, ça ne devrait pas être trop compliqué, fit remarquer Cizia tout en surveillant la route.

— En effet. Mais avec ces incapables, il faut s'attendre à tout. Sinon, j'ai une mission pour toi.

— Laquelle ?

— Un ancien revendeur doit 5 000 euros à notre réseau. Je te charge de recouvrer cette créance.

— Dois-je employer la manière douce ou la manière forte ?

— Tu as carte blanche. Genc m'a donné un papier sur lequel il a inscrit le nom et l'adresse de cette raclure. Je te le remettrai en arrivant.

— Et pour les pénalités de retard ? Que dirais-tu de 15 000 euros ?

— Ça me semble correct. Donc va pour 20 000 euros en tout.

Samedi 12 septembre

Depuis le milieu de l'après-midi, plusieurs personnes âgées avaient été victimes de vols à l'arraché juste après avoir retiré des espèces à leur banque ou à un distributeur automatique. Choquées, les quatre victimes reprenaient des forces aux urgences de Pontchaillou. Les policiers dépêchés à l'hôpital réussirent à obtenir une description précise de l'agresseur : type européen, 20-25 ans, corpulence moyenne, taille environ 1,70 m, portant un pantalon de survêtement bleu et un sweat à capuche gris. La salle de commandement relaya le signalement du suspect à l'attention de toutes les patrouilles présentes sur le terrain, qu'elles soient à pied ou en véhicule.

Depuis 2008, la salle de commandement installée à l'hôtel de police centralisait l'ensemble des interventions policières de tout le département, que ce soit à Rennes, Fougères ou la région de Dinard/Saint-Malo. Grâce à l'installation de GPS dans les véhicules, le personnel de la salle savait où se trouvaient les patrouilles en temps réel, ce qui permettait à l'opérateur radio d'appeler celle la plus proche du lieu d'intervention et de quadriller un secteur avec d'autres véhicules si nécessaire.

A 17 h 23, un appel arriva au 17. L'opérateur téléphone prit la communication et écouta. Il saisit l'urgence en quelques secondes. Validant l'intervention, il la communiqua à son collègue opérateur radio qui consulta sa carte multimédia afin de solliciter la patrouille la plus proche.

— Bac Alfa, Bac Alfa de TN Rennes, vous allez immédiatement vous rendre au 11 boulevard de la Liberté pour un vol à l'arraché qui vient d'être commis. Sur place, un témoin des faits se trouve au niveau du Crédit mutuel. La scène se déroule actuellement. Précaution d'usage sur l'intervention.

— C'est bien reçu TN Rennes, nous sommes juste à proximité.

L'échange radio à peine terminé, le conducteur du véhicule de la Bac appuya sur l'accélérateur et activa gyrophare et deux tons.

Moins d'une minute plus tard, la Peugeot s'arrêta devant la banque. Les trois policiers, munis de leur brassard « POLICE », sortirent du véhicule et se dirigèrent vers l'attroupement formé autour d'une dame âgée, allongée en position latérale de sécurité.

En voyant les policiers, un homme se présenta.

— C'est moi qui ai téléphoné. Le type a arraché le sac de cette dame et il a filé dans cette direction.

— Décrivez-le-moi monsieur, demanda Thierry, pendant que ses collègues se penchaient sur la victime inconsciente.

— Jeune, avec un sweat gris.

— Type européen, africain, asiatique…

— Européen.

— Pouvez-vous me donner une idée de son âge, sa taille, son poids approximatif, s'il a les cheveux courts ou longs, s'il est blond, brun ?

— Ben, disons une vingtaine d'années, 1,70 mètre, corpulence moyenne, blond, cheveux courts. C'est tout ce dont je me souviens.

Le policier remercia et fit immédiatement le rapprochement avec l'alerte diffusée depuis l'après-midi. Comme les pompiers venaient d'arriver, tout comme des collègues à pied, la Bac Alpha partit à la poursuite du voleur dans la direction indiquée par le témoin.

Roulant à faible allure boulevard de la Liberté, les policiers observaient les trottoirs. Un samedi après-midi, il y avait beaucoup de monde et identifier un individu parmi la foule n'était pas simple. Mais une information arriva par radio. Un suspect correspondant au signalement avait été vu à proximité des Halles. Cette fois-ci, l'individu allait être pris en sandwich, puisqu'un fourgon de police et Bac Bravo arrivaient en renfort depuis les quais. Patrick engagea son véhicule rue de Nemours, juste à côté des Halles. Rien en vue. Il tourna à droite, empruntant la place Honoré Commeureuc.

— Là, cria Serge en montrant un jeune homme près des poubelles, derrière les Halles, où de nombreux artisans garaient leurs véhicules utilitaires.

Ni une, ni deux, Patrick fonça et stoppa net sa voiture derrière le Berlingo d'un charcutier traiteur. Les mains sur les poignées des portes, Serge et

Thierry sortirent dès l'arrêt du véhicule, courant vers le suspect. Ce dernier sentit le danger et tenta de fuir, mais il fut rattrapé au bout de quelques mètres et plaqué au sol par Serge, qui lui passa les menottes. Près des poubelles, Thierry découvrit un sac à main ouvert. Manifestement, le voyou était en train d'en effectuer l'inventaire quand les policiers étaient intervenus.

— J'ai rien fait, laissez-moi tranquille, gueula l'interpellé.

— Mais oui, tu es innocent. Et ce sac à main, c'est quoi ?

— J'en sais rien. Je l'ai trouvé par terre à l'instant ; je cherchais l'adresse de la personne dans le sac pour le lui rapporter quand vous êtes arrivés.

— Tu vas raconter ton histoire au commissariat. Allez, en voiture.

Le jeune fut emmené par Thierry et ses équipiers à leur véhicule, sous les yeux de plusieurs badauds qui avaient suivi l'interpellation. La Bac rendit compte à la salle de commandement :

— TN Rennes de Bac Alfa.

— Transmettez Bac Alfa, TN Rennes vous écoute.

— Nous venons d'interpeller l'auteur à 17 h 45 place Honoré Commeureuc, pour le motif de vol à l'arraché. Avisez l'officier de police judiciaire des faits et que nous faisons retour au service avec l'individu interpellé.

— C'est bien reçu Bac Alfa.

***

Prostré sur sa chaise, Antoine Laplane ne disait rien, ne répondant à aucune des questions de l'officier de police judiciaire Malgrain. Ce dernier lui avait notifié sa garde à vue et ses droits. Depuis le temps qu'Antoine Laplane fréquentait les commissariats, il les connaissait par cœur à force. De son portefeuille, il avait sorti la carte de visite de son avocat, afin que le flic le contacte et lui demande de venir à l'hôtel de police.

— Si tu veux te taire, c'est comme tu veux. Mais tu aggraves ton cas. Hé, regarde-moi quand je te parle ! Ta dernière victime a un traumatisme crânien et les autres femmes sont très choquées. Jusqu'à présent, tu volais à droite et à gauche, sans les agresser, mais là tu es passé au cap supérieur...

Mauvaise confiture pour toi mon gars. La justice t'a condamné à des peines avec sursis mais là, les juges risquent de ne pas te faire de cadeau. En agressant des dames âgées sans défense, j'ai bien peur que l'addition soit salée et que tu finisses au trou.

Antoine écouta le monologue sans sourciller. Il détourna ses yeux de ceux du policier et examina la pièce. L'OPJ devait aimer la pêche à en juger par les posters accrochés sur le mur, de son côté. De l'autre côté, derrière le bureau inoccupé qui servait à un autre collègue, la tauromachie était mise à l'honneur avec trois magnifiques photos encadrées, qui représentaient des corridas, avec le taureau d'une part, le matador, les toreros, les banderilleros et les picadors d'autre part. La photographie du milieu impressionna Antoine. Il s'agissait d'un cliché pris juste au moment de la mise à mort du taureau avec l'épée. Un frisson parcourut son dos.

Dans quelques heures, c'est son frère Denis qui risquait la mort.

Qu'est-ce qu'il croyait ce connard de flic ? Que ça l'amusait d'agresser les petites vieilles ? Antoine se voyait mal donner au policier les raisons pour lesquelles il avait agi ainsi : réunir de l'argent afin de payer la rançon de son frère. Vu leur casier judiciaire et leur peu de sympathie envers les condés, Laplane préférait régler cette affaire avec sa famille et ses amis.

Le type qui lui avait téléphoné à 13 heures avec le portable de Denis avait été clair : *« Nous avons ton frère. Il nous doit 5 000 euros. Mais avec les pénalités de retard, la dette atteint maintenant 20 000 euros. Tu as jusqu'à demain dimanche à 12 heures, pour déposer cette somme derrière l'abribus qui se trouve devant le restaurant universitaire de Beaulieu, avenue des Buttes de Coësmes. Lorsque nous aurons l'argent, ton frère sera relâché. Chaque heure de retard entraînera une pénalité : Denis sera découpé en petits morceaux. A toi de voir dans quel état tu tiens à le récupérer. »*

Et l'interlocuteur avait raccroché. Encore dans le cirage après sa nuit passée à la discothèque l'Espace, Antoine avait mis quelques minutes avant de recouvrer ses esprits. Très vite, il prit conscience de la gravité de l'appel. Denis n'était pas dans sa chambre, alors que sa voiture se trouvait sur le parking de leur immeuble. En outre, après avoir passé quelques coups de fil aux potes de son frère, il apprit qu'ils étaient rentrés de fête vers 8 heures du matin. C'est donc au moment de rentrer dans l'immeuble que le kidnapping avait dû se produire.

Les coupables, la bande de Denis les connaissait : les Albanais. Avant de dealer pour la bande de son quartier, Denis vendait de la came pour leur compte. En changeant d'employeur, le frangin avait « oublié » de solder les comptes avec eux. Ces derniers avaient bien tenté de récupérer leur dû, mais la bande de Denis avait cassé la gueule aux quatre voyous venus voir le jeune homme.

Comment trouver 20 000 euros en moins de 24 heures ? Tel était le pari d'Antoine et de ses proches. Les vols d'Antoine lui rapportaient dans les 2 000 euros mensuels, mais il claquait tout en fringues et en sorties. Et la plupart des membres de la bande de Denis menait le même style de vie. Cinq membres de la bande apportèrent 1 000 euros en espèce chacun, ce qui avec les maigres économies d'Antoine, faisait un total de 6 300 euros.

Les parents de Denis et Antoine n'étant pas riches, il était inutile de compter sur une aide de ce côté-là. Pour ne rien arranger, le chef de la bande se trouvait au Maroc afin de négocier du shit et il ne répondait pas aux coups de téléphone. C'est en voyant que les choses avançaient lentement qu'Antoine avait décidé de voler les personnes âgées. Il pensa bien à braquer un magasin et puis la trouille le fit reculer. Trop dangereux.

Avant de faire sa première victime, il avait hésité deux fois. Et puis il se lança. Bousculer la vieille, arracher le sac et courir. C'était simple en apparence, mais bonjour l'angoisse. Après avoir couru comme un fou et s'être caché dans une petite cour d'immeuble, il avait vomi ses tripes tellement il se sentait mal d'avoir accompli un tel acte. La vue de l'argent lui remonta le moral puisque la pioche fut bonne, avec 1 200 euros en espèces. Avec plusieurs coups similaires, il réunirait facilement la somme exigée par les ravisseurs. A la quatrième agression, il cumulait 3 100 euros. Là, il fit une pause et appela l'un de ses potes qui vint récupérer l'argent avec son scooter. A ce moment-là, 7 300 euros restaient à trouver.

— Hey, tu rêves ou quoi ? demanda le flic en le voyant plongé dans ses pensées. Alors tu te décides à répondre à mes questions ?

— Je n'ai rien à déclarer.

— Tu as bien appris ta leçon à ce que je vois. Ton avocat est arrivé, tu as une demi-heure, grogna Malgrain en reposant son téléphone.

S'adressant au gardien de la paix debout derrière le gardé à vue, il lui demanda de le conduire auprès de maître Souza puis de le remettre en

cellule après l'entretien avec l'homme de loi. « Ce gaillard me cache quelque chose, j'espère que quelques heures au frais vont lui rafraîchir la mémoire et que le baveux* va lui conseiller de coopérer », pensa l'OPJ en regardant Antoine partir.

***

La demi-heure avec maître Souza était vite passée. L'avocat s'était assuré que les droits avaient été notifiés à son client et qu'il avait été avisé des faits qui lui étaient reprochés. Antoine avait peu parlé. Le jeune Laplane savait que l'avocat ne pouvait pas le sortir de garde à vue et que le code de procédure pénale limitait ses marges de manœuvre : maître Souza ne connaissait que le motif pour lequel son client se trouvait à l'hôtel de police et n'avait pas accès au dossier, dans la mesure où la procédure n'en était qu'au stade de l'enquête. L'avocat donna au gardé à vue des explications sur la nature juridique de l'infraction qu'on lui reprochait ainsi que sur les suites éventuelles que pouvait décider le parquet. Il lui donna également des conseils, du genre comment lire et signer les procès-verbaux ; comment répondre aux questions des policiers. En habitué de l'hôtel de police, Antoine Laplane répondit à l'avocat qu'il venait déjà de mettre en pratique le « je n'ai rien à déclarer » qu'il lui avait conseillé lors de sa première garde à vue.

***

Plutôt que de retirer les lacets de ses baskets avant d'entrer en cellule, Antoine préféra ôter carrément ses Nike et rester en chaussettes. Le gardien de la paix l'avait fouillé et avait conservé aussi sa montre. Sans notion du temps, Antoine croisa les doigts pour que la bande puisse réunir les 20 000 euros et les apporter derrière l'abribus. Encore heureux qu'il ait pensé à leur communiquer l'adresse, sinon la situation aurait été désespérée.

* Avocat.

***

Depuis l'annonce de l'enlèvement de Denis, sa bande ne chômait pas ; les téléphones portables sonnaient à intervalles réguliers, battant le rappel des troupes et donnant les dernières nouvelles.

Ahmed et Lucien proposèrent de le libérer par la force, ce à quoi les autres rétorquèrent que pour cela, il fallait connaître son lieu de détention. Brice suggéra d'enlever un membre de l'équipe des Albanais et de procéder à un échange. Cette idée plut, et puis fut vite abandonnée : tous les membres de la bande de Genc vivaient dans le même quartier, à la Poterie. Comme ils devaient s'attendre à ce genre de riposte, ils avaient dû disposer des guetteurs. Et prévoir un comité d'accueil armé.

— Qu'est-ce qu'on fait alors ? demanda Lucien en consultant sa montre qui indiquait 19 h 30. Il nous manque encore 5 500 euros et Antoine s'est fait prendre par les keufs.

Ses huit amis baissèrent la tête. Tout allait de plus en plus mal. Malgré la vente de shit à prix cassé autour du Carrefour Alma pendant l'après-midi, ils n'arrivaient pas à réunir la rançon.

— Il faudrait vendre là où il y a plus de clients, suggéra Olivier. C'est-à-dire place Sainte-Anne.

— Mais t'es ouf ou quoi ! s'étrangla Ahmed. Y'a plein de poulets et le secteur est tenu par d'autres bandes. Si on marche sur leurs plates-bandes, ce sera pris comme une déclaration de guerre. On est déjà assez dans la merde comme ça.

— Calmez-vous les gars, intervint Brice. Réfléchissons, où peut-on obtenir dans les 6 000 euros en un coup ? A part un braquage, je ne vois pas trop.

On ne peut pas dire que la proposition enthousiasma le reste de la bande. Si les membres paradaient lorsqu'ils sortaient en groupe et jouaient les durs à Bréquigny, ils n'avaient encore jamais utilisé d'armes à feu, ni commis de vol à main armée. Ils disposaient bien de deux pistolets et d'un fusil de chasse, mais uniquement pour la frime.

Akim, le chef de la bande, appela une heure plus tard.

— Ouais c'est moi, c'est quoi tous ces messages sur mon portable ?

Brice lui résuma la situation en quelques mots : la séquestration de Denis, la demande de rançon, l'arrestation de son frère Antoine. Installé confortablement dans un fauteuil de sa chambre d'hôtel à Casablanca, Akim leva les yeux au plafond au fur et à mesure des paroles de Brice.

— Putain mais c'est pas vrai : je me casse le cul à dégoter un fournisseur marocain et tout part en couilles dès que je ne suis pas là. Dis donc Brice, c'est bien toi qui voulais que Denis rejoigne notre bande, hein ? Ton copain d'enfance nous fout dans la merde avec ses conneries. S'il avait réglé sa dette, rien de cela n'arriverait aujourd'hui. Mais non, tu l'as soutenu, affirmant que notre bande le protégerait. Vous faites chier les mecs. Je devais sortir avec notre nouvel associé et me payer du bon temps avec des putes et vous mettez tout par terre. La libido, pschitt, nada, plus envie.

Sa colère un peu estompée, il poursuivit :

— Bon qu'est-ce qu'il vous faut ?

— 5 500 euros en espèces.

— Oui, je me doute que tu ne veux pas un chèque, banane. Va voir ma sœur. Je l'appelle pour la prévenir.

— Mais Akim, tu sais bien que Nadiya est partie avec ses copines à Paris voir la comédie musicale *Le roi Lion*.

— Putain de merde, j'avais oublié que c'était ce week-end. Là désolé les gars, je ne peux rien faire.

— On pourrait demander à notre grossiste de nous dépanner, hasarda Brice.

— A ce vieil avare ? Aucune chance.

— Ecoute Akim, avec les potes, on a pensé à une autre idée : un braquage. Qu'en penses-tu ?

Tout en se versant un verre de whisky, Akim réfléchit. Ses copains n'en étaient pas capables.

— Ecoute Brice, inutile d'aller jusque-là. Il n'y a plus qu'à attendre le retour de ma sœur demain. Dès que son TGV arrive à Rennes, tu l'emmènes chez elle. Ma banquière de sœur te donnera l'argent. Mais attention Brice, je retiendrai ta part de notre trafic tant que je n'aurai pas récupéré les 5 500 euros. On est d'accord que c'est juste un prêt ?

— On est d'accord. A quelle heure arrive le train de Nadiya ?

— En début d'après-midi si je me souviens bien. Tu sais, comme ça fait plusieurs semaines qu'elle a réservé, je ne sais plus trop. Ecoute, je l'appelle et je t'envoie un SMS avec l'heure d'arrivée.

Le texto arriva en fin de soirée : 13 h 22.

Soit après l'ultimatum des ravisseurs, qui expirait à midi.

***

Quand la nuit tombait sur le centre-ville de Rennes, une population noctambule prenait possession des rues et des débits de boissons, le tout sous la surveillance des nuiteux, ces policiers qui avaient choisi de travailler hors des horaires classiques. La brigade de nuit se trouvait confrontée chaque soir à des situations telles que tapages nocturnes, alcoolisme, bagarres, violences conjugales. L'alcool était présent dans près de 90% de leurs interventions. De leur côté, les policiers de la Bac constataient aussi souvent la présence d'alcool lors de leurs interpellations : des individus imbibés d'alcool qui s'amusaient à détruire du mobilier urbain, à dégrader des véhicules ou à frapper des passants. Lorsqu'ils sortaient de la cellule de dégrisement le lendemain, ils ne se souvenaient de rien.

Vêtus de vêtements sombres, Thomas, Florent et Abel rasaient les murs de la rue Pont aux Foulons depuis qu'ils avaient repéré une équipe de la Bac. L'un des flics les observa, avant de reporter son attention sur deux jeunes en train de crier. Arrivés place Sainte-Anne, les trois loustics se dirigèrent vers l'église.

Devant l'édifice religieux, deux vendeurs les sifflèrent discrètement afin de leur proposer du shit. Reconnaissant Abel, Bibine s'emporta. L'alcool aidant, il leva son poing droit pour l'écraser sur la gueule du Maghrébin.

— Du calme Dimitri, l'arrêta son compère Pascal, habillé de vêtements de marque Adidas.

Néanmoins méfiant, ce dernier plongea sa main droite dans sa poche, prêt à sortir son couteau si ça dégénérait.

— Qu'est-ce que vous faites là les mecs ? On vous a dit qu'on vous paierait et on va le faire. On a juste besoin d'un peu plus de temps que prévu.

— Vous avez déjà eu du temps bande d'abrutis, vociféra Florent. Je vous rappelle que vous avez acheté deux kilos de shit, dix grammes d'héroïne,

vingt grammes de cocaïne et 2 000 cachets d'ecstasy. L'heure est venue de vous acquitter de votre dette et tout de suite, finie la rigolade.

— Hé ho, mollo mec. Tu crois qu'on se promène avec des milliers d'euros ? Le blé, on ne l'a pas sur nous.

— Je pense que vous n'avez pas bien compris ce que je viens de vous dire.

Sur un signe de tête de Thomas, Florent et Abel sortirent des matraques télescopiques et se mirent à frapper les deux Rennais qui hurlèrent sous les coups. Alertés par les cris, leurs potes postés à l'autre bout de la place Sainte-Anne rappliquèrent. Face à la meute qui s'avançait, les trois agresseurs battirent en retraite, non sans réitérer leur demande :

— Si votre dette n'est pas réglée d'ici une semaine, on ne reviendra pas avec de simples matraques…